

LES PUIITS

Contrairement aux fontaines qui captent les eaux apparaissant à la surface de la terre, les puits sont creusés dans le sol, à des profondeurs variables (de quelques mètres jusqu'à une cinquantaine, parfois même plus), de manière à atteindre les eaux d'infiltration rassemblées dans la nappe phréatique.

Souvent, en Périgord, le puits est directement taillé dans la roche calcaire ; quand ce n'est pas le cas, la fouille cylindrique, de un à deux mètres de diamètre environ, doit être stabilisée par un revêtement maçonné, en pierres sèches dans la partie inférieure immergée dans la nappe, pour faciliter la pénétration de l'eau dans le puits, et maçonnerie liée au mortier dans la partie supérieure jusqu'au niveau du sol. Au-dessus est construite une margelle, en général cylindrique, parfois carrée, exceptionnellement octogonale. On peut trouver des margelles monolithiques ; le puits communal de Saint-Amand-de-Coly doit, en Périgord, en être l'unique exemplaire.



La fonction de la margelle est triple :

1-elle assure la sécurité du puiseur en le protégeant des chutes (de nos jours, la majorité des puits sont malheureusement hors d'usage – un temps viendra où on le regrettera amèrement – et les règles draconiennes de sécurité en vigueur imposent de couvrir la margelle d'une grille ou d'une plaque métallique) ;

2-son assise supérieure, en surplomb sur les autres, permet de s'appuyer commodément et de poser le seau (quelques fois une échancrure a été aménagée à cet effet) ;

3-elle permet la fixation du dispositif de puisage et éventuellement d'une couverture protectrice.

En outre, le Périgord offre de nombreux puits bâtis : la margelle y est remplacée par un petit édifice maçonné, couvert de différentes manières, de dalles en pierre, de lauzes, de tuiles plates, d'ardoises (beaucoup plus rarement), et souvent fermé par une porte en bois.



Le dispositif le plus rudimentaire de puisage consistait à utiliser comme balancier une longue perche en bois, munie ou non d'un contrepoids. Nous ne saurions dire s'il en a existé en Périgord, mais, si c'était le cas, ils ont disparu. Ils ne pouvaient d'ailleurs servir que pour les puits les moins profonds.

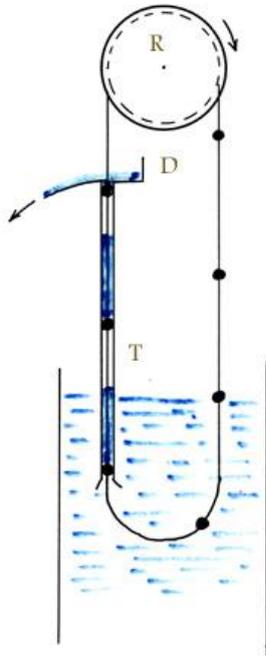
D'une manière simple et moins rudimentaire, on manœuvrait le seau par l'intermédiaire d'un câble ou d'une chaîne passant sur une poulie maintenue à peu près dans l'axe du puits par une potence ; dispositif simple mais pas forcément modeste car cette potence, en fer forgé, pouvait être d'une grande qualité. Cependant, en raison du poids de la chaîne auquel s'ajoute celui du seau plein, ce dispositif devenait inutilisable dans le cas des puits les plus profonds.



La solution le plus généralement employée pour y remédier fut de fixer sur la potence ou directement sur la margelle (mais, dans ce dernier cas, la poulie devenait inutile) un treuil mu par une manivelle (ou tout autre mécanisme qui réduisait l'effort à fournir) sur le tambour duquel (tambour en bois ou en métal) s'enroulait le câble ou la chaîne.

Au cours du XX^e siècle, l'emploi des pompes se généralisa. Il en existe une multitude de modèles mus par un levier (le balancier) ou par un système mécanique plus complexe : aspirantes, aspirantes et refoulantes, à double effet. Avec les premières, l'eau pénètre dans le corps

de pompe en levant la poignée du balancier, puis est évacuée en l'abaissant ; avec les dernières, l'eau est admise et évacuée à chaque mouvement du balancier. L'aspiration se faisant par l'effet de la pression atmosphérique, il est impossible d'élever, au-dessus du niveau de l'eau dans le puits, une colonne d'une hauteur supérieure à 10 m (en réalité, compte tenu des fuites entre le piston et le corps de pompe, cette hauteur maximale n'était jamais atteinte) Si donc la profondeur H du puits était supérieure à 8 m, il fallait fixer le piston à l'extrémité d'une tige métallique de longueur $h = H - 8$. Il n'y avait théoriquement pas de limite pour h, sauf celle de la force humaine aidée d'un levier.



D'autres systèmes, que l'on rencontre encore en Périgord, ont été utilisés, comme la pompe à chapelet : une chaîne sans fin, sur laquelle sont fixées, à intervalles égaux, des sphères de caoutchouc de diamètre égal à celui du tube T qui plonge dans la nappe, est mue par une roue R. La montée de la chaîne dans T entraîne l'eau dans le déversoir D. La roue R est mise en rotation soit directement par une manivelle, soit par un système d'engrenages à angle droit qu'un âne ou un cheval tournant autour du puits pouvait actionner



La soif venant à bout de toute résistance (on ne dénombre plus les épisodes historiques où des assiégés se sont rendus, vaincus non par les assiégeants, mais par le manque d'eau), on a creusé des puits partout où cela a été possible, sur les places publiques, dans les rues, dans les cours des fermes et des châteaux, dans les jardins, à l'intérieur des maisons, en plein champ et même dans les églises fortifiées. Beaumont est un bon exemple, mais il y en a d'autres : outre le puits qui se trouve dans l'église, on en a dénombré 106 dans les maisons *intra muros*.

Un puits à mystère

Le puits qui se trouve dans l'enceinte du château servit aux habitants du bourg de Molières à l'approvisionnement en eau potable. Il n'en reste que la margelle, mais un dessin de Léo Drouyn, daté de 1846, montre qu'alors il était encore muni de son treuil. Au fond de ce puits, à quatorze mètres sous terre, l'histoire et la légende s'entremêlent si intimement qu'on a beaucoup de mal à en séparer les fils. Blanche de Bourbon, nièce de Jean le Bon, avait épousé Pierre le Cruel (1334-1369), roi de Castille et de Léon, un moment évincé de son trône par son frère ; elle fut répudiée par son époux d'un jour le soir même de ses noces. Il la fit conduire et enfermer dans une forteresse, celle de Molières, mise à sa disposition par son allié Edouard III d'Angleterre (un chemin connu ici sous le nom de "chemin de la Reine Blanche" garde peut-être le souvenir de cet événement). La malheureuse se serait alors jetée enchaînée dans le puits avec tous ses bijoux. Des fouilles conduites en 1990 par les spéléologues périgourdins n'ont rien trouvé à l'appui de ce qu'il faut bien appeler une légende. Pas si vite, diront certains. Quoi d'étonnant à cela en effet ? Au milieu du XIX^e siècle, les propriétaires du château, devant les membres du club de spéléologie de Périgueux, auraient remonté chaîne et bijoux, envoyé le tout à la Tour de Londres...qui n'en a jamais accusé réception. Le mystère reste donc entier.

